

A. HANS

Le Livre d'Or du Sacrifice

Dessins de STAN VAN OFFEL

L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS
1928

Un Beau Trait d'Honnêteté

Un seul trait dans la vie d'un homme suffit parfois à montrer toute la noblesse de son caractère.
Un capitaine de cavalerie ayant reçu l'ordre d'aller au fourrage, arriva à la tête de son escadron, dans une vallée fertile, couverte de riches moissons.



L'officier heurta à la porte d'une petite ferme et dit au vieillard qui apparut :

— « Ami, conduisez-moi sur une terre où je trouverai de quoi fourrager pour mes chevaux. »

— « Suivez-moi ! » répondit tranquillement le vieillard. Il s'avança avec la troupe dans la vallée.

— « Voilà ce qu'il nous faut ! »
— « Patience !... répliqua le guide.... Veuillez continuer encore un peu et vous serez amplement satisfait. »

Bientôt, on découvrit un autre champ.

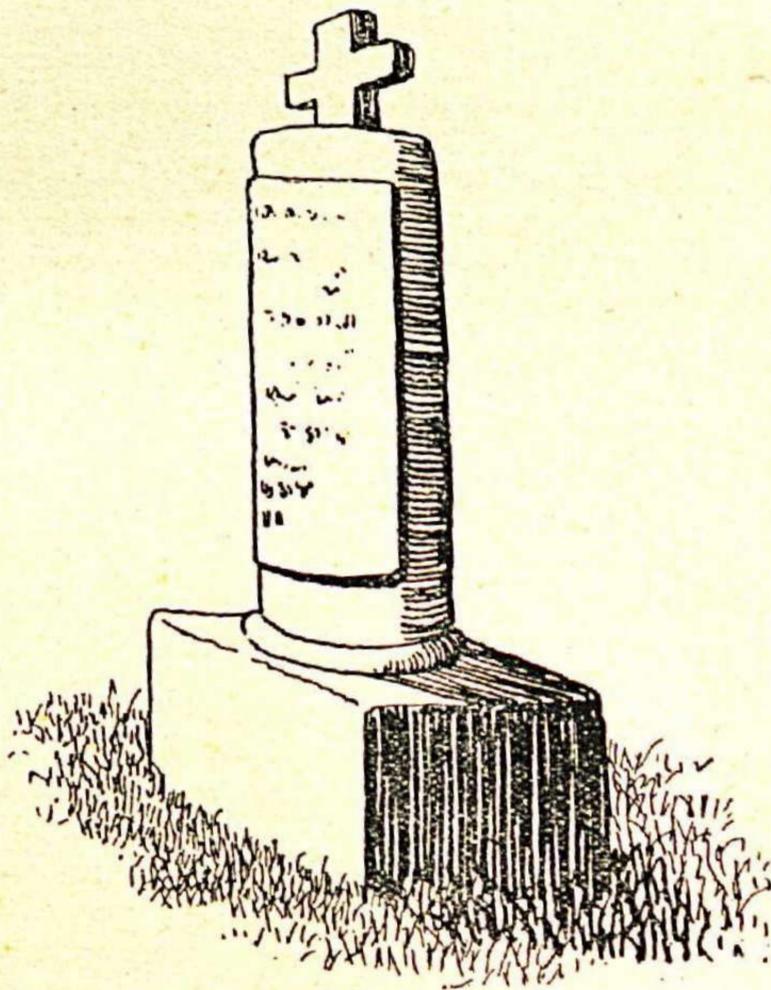
— « Prenez ici à votre convenance... » conseilla le vieux devant une orge dont les épis ondulaient doucement sous la brise.

— « Pourquoi nous avez-vous amenés si loin ? » demanda l'officier interdit. — « La première récolte aurait été meilleure que celle-ci. »

— « C'est exact... répliqua le vieillard ; mais ce champ-là apparut à un autre, tandis que celui-ci est à moi. »

Sarah Hodgeman

Dans l'Amérique du Nord, sur une plaine isolée de North Billerica, se dresse une stèle commémorative sur laquelle on lit encore clairement une inscription anglaise, dont la traduction littérale serait celle-ci :



— « Stèle élevée à la mémoire de :

Asa Trost
Asa Trost junior
Levi Trost
Eleazar Tarner
Sarah Hodgeman
Samuel E. Batcheller

qui moururent de la variole et furent ensevelis ici.

— Août 1811. »

Les Trost formaient une famille de cultivateurs ; ils vivaient dans la plaine de Billerica.
Au cours de l'été 1811, tous furent atteints de la variole, ainsi que deux de leurs aides ou domestiques demeurant à la ferme.

Cette repoussante maladie causait une grande terreur dans la

contrée; personne n'osa se risquer dans la maison contaminée pour apporter le moindre secours aux malheureux. Ceux-ci, incapables de s'entr'aider, n'avaient plus qu'à mourir dans l'abandon.

A quelque distance de la ferme maudite, se trouvait le cultivateur Hodgeman dont la fille Sarah apprit le désastre qui s'était abattu sur la famille Trost.

— « Il n'y a personne pour secourir ces malades, s'écria la noble Sarah. Dans ce cas, j'irai moi-même. »

Ses parents s'épuisèrent en vains efforts pour la rappeler à plus de prudence. On lui parla du danger auquel elle s'exposerait; on lui prédit sa mort; mais l'héroïne ne se laissa nullement détourner de son projet.

— « Mon devoir me commande d'y aller! Ne devrions-nous pas être tous comme des frères et des sœurs? Ces déshérités du sort seront-ils condamnés à demeurer sans assistance? — Les délaissés, ne serait-ce pas pour nous une honte impardonnable? »

Ainsi jugea Sarah et elle prit congé des siens pour se rendre à la ferme.

Pour les malheureux, ce fut comme l'apparition d'un ange du paradis.

* * *

Les voisins continuèrent à fuir le lieu infecté. Huit jours après l'entrée de Sarah dans la famille Trost, la cheminée de cette habitation n'eut plus de fumée.

Ce fut un signe alarmant.

La tendre infirmière avait-elle succombé à son tour?

Ses parents qui ne l'avaient plus aperçue depuis son départ ressentirent tout-à-coup de la honte, ils pénétrèrent dans la ferme et y trouvèrent six cadavres.

Sarah, comme les autres, était morte, victime de l'impitoyable fléau. Que s'était-il passé? Quels avaient été les témoignages de reconnaissance des Trost lors de l'arrivée inespérée de Sarah? Elle avait sacrifié son existence pour venir en aide à ses semblables souffrants.

Les six dépouilles furent déposées dans une seule tombe que le mémorial déjà décrit couvrit désormais de son ombre.

* * *

En 1830, une route nouvelle fut construite à travers la plaine; cette voie devait passer sur la place vénérée, selon le tracé des fonctionnaires. Mais les habitants rappelèrent aux autorités le magnifique sacrifice de Sarah et la route fut détournée.

Plus tard, un chemin fut projeté; la ligne devait encore couvrir l'endroit consacré; mais, de nouveau les cultivateurs de la contrée s'élevèrent contre le projet, dont les plans durent être modifiées.

... Le groupe d'arbres qui ombrageait la tombe a disparu; mais la stèle demeure toujours comme souvenir de la noble conduite de Sarah, qui, humblement, vécut et mourut dans la plaine inconnue de Billerica.

Sur la ligne ferrée

Aux chemins de fer, les actes de courage et de dévouement sont fréquents. Nous lisons les comptes rendus des journaux et nous oublions très vite les noms et les lieux mentionnés; seuls, les faits restent souvent gravés dans notre mémoire.

C'est ainsi que nous parcourûmes dernièrement, dans un journal anglais, le récit que nous allons reproduire, parce qu'il mérite d'être retenu.

Au Sud de l'Angleterre, une cabine à signaux s'élève solitaire, dans un endroit où une ligne secondaire quitte la voie principale; le gardien, un homme de confiance, était chargé de l'aiguillage et du jeu des signaux chaque fois qu'un train devait bifurquer.

Le gardien n'avait aucun voisin. Son « box » ou sa cabine se dressait isolée; le soir, il sautait sur le dernier convoi qui le ramenait à la station la plus rapprochée.

Un jour, vers midi, tandis qu'il se tenait à son aiguillage comme d'habitude, l'employé ressentit soudain un malaise; il crut que le mal ne serait que passager.

Hélas, il éprouva une vive oppression; sa respiration fut coupée; il lui sembla qu'on serrait sa gorge à l'étouffer.

Le malheureux sentit que sa fin approchait; il allait mourir. Dans cette extrémité, toute sa volonté se concentra sur le devoir à remplir; il éloigna toute pensée attendrissante.

Abandonner son aiguillage et ses signaux? Dans ce cas, un accident serait inévitable; car aux heures de midi, la circulation était fort intense, tant sur la ligne principale que sur la voie secondaire.

C'est alors que le serviteur mourant sut encore trouver la force de réfléchir à ce qu'il pourrait faire de mieux; il se hâta de mettre son plan à exécution. En se raidissant, il parvint à ranimer son énergie; il se traîna jusqu'à ses appareils qu'il fit fonctionner et il signala: « Passage fermé ».

Aucun machiniste n'aurait garde d'enfreindre pareille injonction — chacun comprendrait — et l'on finirait par trouver son cadavre, à lui.

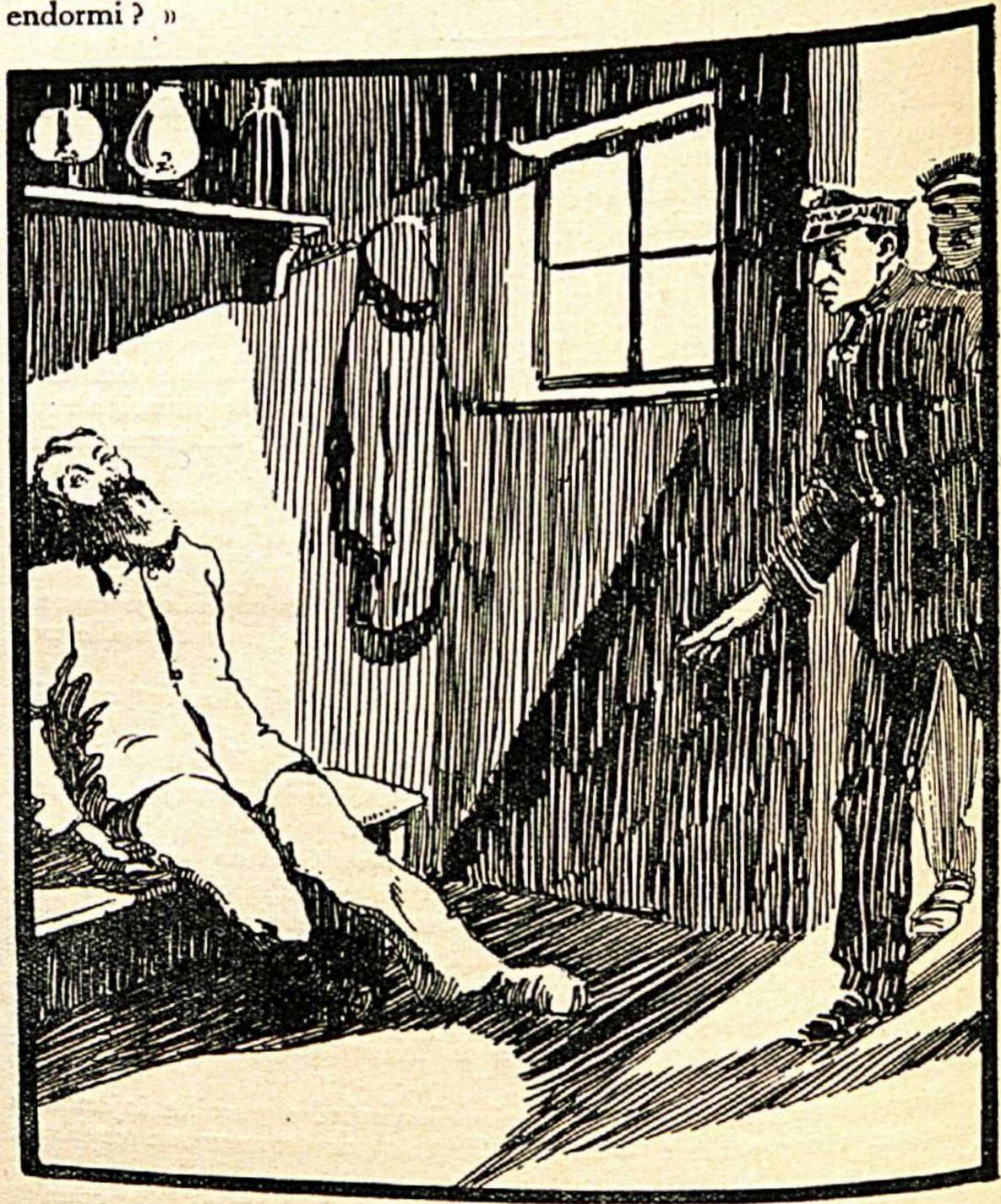
Lorsque le garde eut ainsi prévenu toute catastrophe, il se coucha sur un banc et mourut.

Un express dévorait l'espace, venant de la ligne principale. De loin, le machiniste attentif remarqua le signal; la locomotive siffla..., puis, s'arrêta.

Un autre train, arrivant par la voie secondaire, dut faire halte également, afin d'éviter toute collision.

Les deux machinistes sifflèrent à coups répétés; mais le signal restait là.

— « Je n'y comprends rien, dit le mécanicien monté sur l'express, à son chauffeur. Pourquoi sommes-nous en arrêt? Le signaleur, s'est-il endormi? »



— « On le croirait!... »

— « Il dort donc comme un loir; car l'autre machiniste fait aussi beaucoup d'appels. Je ne puis pas supposer que l'employé dort; ce serait la première fois; car je l'ai toujours vu alerte. »

Le chef du train express, descendu d'un compartiment, s'approcha de la locomotive, il manifesta à son tour un vif étonnement.

— « Un accident est survenu, sans doute », dit le mécanicien.

— « Probablement... » répondit le chef. « Allons voir ».

— « Moi, je ne puis abandonner ma machine; que mon chauffeur vous accompagne... »

— « Je vais envoyer un garde avec lui... »

Le chef appela un subordonné et lui donna l'ordre de se rendre sur les lieux avec le chauffeur. Les deux hommes s'éloignèrent en courant; essoufflés, ils pénétrèrent dans la cabine des signaux.

— « Voyez... Là!... Il est assis!... » cria le chauffeur.

— « Il dort... Comment est-ce possible? »

Ils montèrent l'escalier. Soudain, ils poussèrent un cri:

— « Il est mort!... » clama le chauffeur.

Le subordonné s'enfuit épouvanté.

Plus de doute, le fidèle serviteur était tombé à son poste.

Le personnel des trains devina alors pourquoi les signaux avaient été baissés.

A leur tour, les voyageurs furent mis au courant de ce qui s'était passé; avec une émotion respectueuse, ils se représentèrent les suprêmes instants du gardien qui avait vaincu un moment la mort pour accomplir son devoir jusqu'au bout.

Le corps fut mis dans un train spécial et conduit à la gare habituelle, où tous les employés de l'administration lui rendirent les honneurs funèbres.

La Perseverance gagne la journée

Le gardien du phare du Texel, une île hollandaise de la mer du Nord, se trouvait à son poste alors que le vent hurlait sinistrement, en précipitant ses assauts contre la dure colonne de son logis, la mer était démontée, mais la lampe brillait claire dans la nuit et ses lentilles reflétaient au loin des rayons bienfaisants, malgré la tempête.

On était en novembre... et là-haut, dans la cabine réservée au gardien de la tour isolée, le poêle ronflait, accueillant et généreux, par cette nuit du diable.

L'homme connaissait son devoir et n'avait garde de s'endormir sur sa chaise. Plus souvent qu'il ne l'aurait dû, il allait vaillamment affronter les bourrasques du dehors sur la galerie; là, il était obligé de s'accrocher à une balustrade de fer afin de pouvoir résister à la violence du vent. Il dominait l'effroyable tumulte et surveillait la sombre étendue où des navires poursuivaient parfois une lutte mortelle contre le déchaînement des flots.

Dans le voisinage de l'île, des bancs de sable, tels des monstres dissimulés, guettaient les vaisseaux; ceux-ci, prisonniers, étaient aussitôt maintenus dans une invincible étreinte jusqu'à ce que l'ouragan et les vagues les eussent engloutis.

A minuit, le gardien consciencieux avait repris une fois de plus sa faction; il entendit les douze coups qu'un clocher de la côte égrenait sourdement. Le phare tremblait sur sa base; mais l'homme demeurait sans crainte; les pierres solidement empilées, les assises inébranlables offraient un bloc invulnérable; et malgré quelques frémissements, cette tour, à la pointe nord de l'île, se montrait irréductible comme un roc en plein dans les brisants.

Dans le rayonnement des jets lumineux, la vague écumeuse créait des sommets et des gouffres jusqu'à la dune où elle s'éparpillait en flocons innombrables. Le spectacle était effrayant en même temps que d'une incomparable grandeur. Quelle puissance, dans la mer! Quelle faiblesse, dans l'homme... Et combien admirable, la résistance séculaire du phare contre la tempête et les vagues!...

Le gardien pensif se raidissait contre le vent qui faisait rage autour de lui; il bravait la pluie qui cinglait bruyamment son suroît rabaissé et son épaisse casaque huilée. Peut-être, songeait-il aux amis, aux parents avec lesquels il avait longé les dunes ou navigué sur les mers, jadis... et qui dormaient maintenant dans la tombe noire et gigantesque.

Soudain, le veilleur fut arraché à ses rêves... Ces sons de cloche... non, ce n'était pas le vent, ni la mer... mais un appel de détresse? — Juste Ciel!... Y aurait-il un navire à la côte par ce temps-là?

Le doute, bientôt, ne fut plus possible: une lueur bleuâtre apparaissait un moment pour disparaître tout de suite; cela suffit, car la fusée d'alarme avait été aperçue par le vigilant gardien.

— « Un bâtiment en danger!... » se dit le veilleur. Où aurait-il échoué?... La direction indique le Vliehors, mauvais endroit... où il y eut beaucoup de naufrages déjà... »

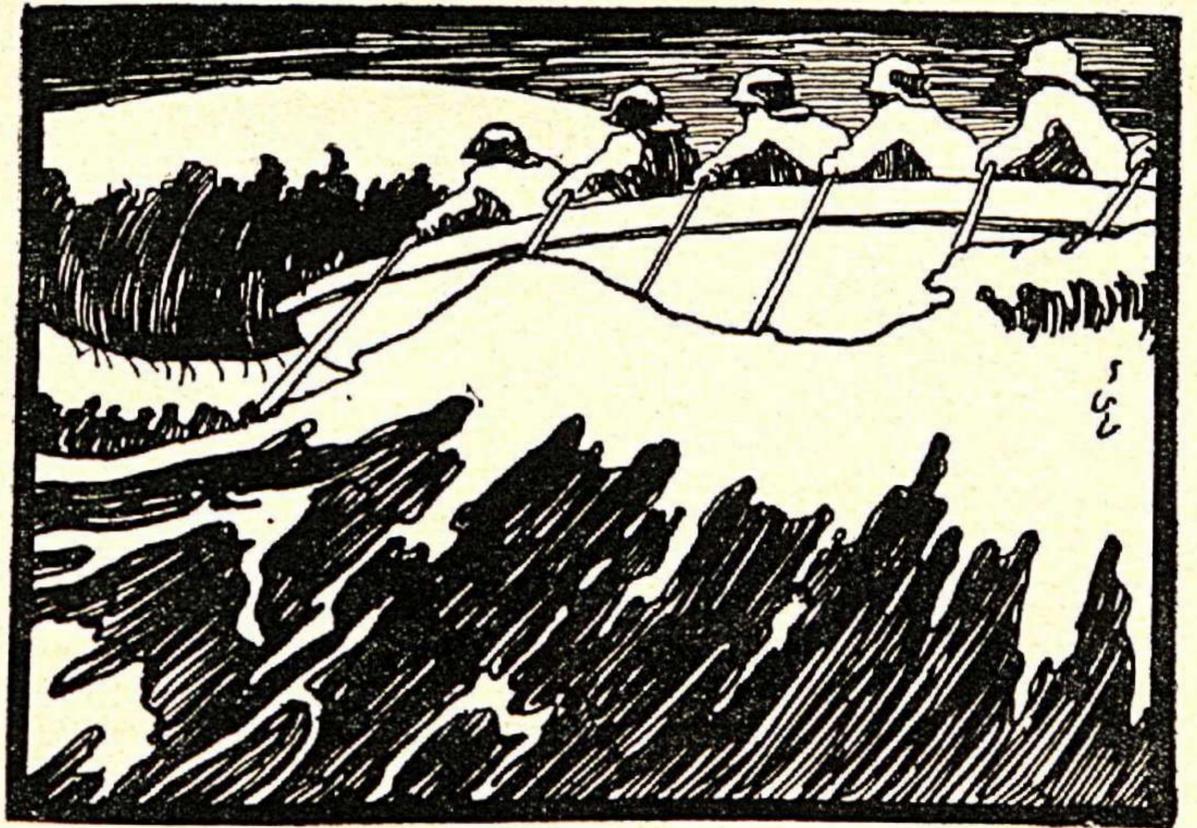
L'homme regagna la tour et descendit l'escalier. Le Vliehors faisait partie de l'île voisine de Vlieland; celle-ci pouvait être atteinte par une communication télégraphique.

Et le gardien réveilla hâtivement le télégraphiste; il lui communiqua la terrible nouvelle; tandis que l'employé se mettait à l'appareil, il remonta à son poste, pour surveiller la mer obscure et hurlante.

* * *

Dans les villages côtiers, siègent des commissions de sauvetage qui ont pour mission d'aider les opérations de secours en cas de naufrages. Ces opérations sont effectuées par des pêcheurs et des bateliers moyennant une rétribution déterminée.

... Le marteau, à la porte d'un des membres de la commission du Vlieland, fut abattu avec force et lorsque le dormeur réveillé en sursaut eut mis le nez à la fenêtre, il entendit ceci :



— « Pour vous, un télégramme du phare du Texel! » Aussitôt, l'homme dégringola les escaliers, déchira la bande télégraphique: il apprit que des signaux de détresse se voyaient du côté de Vliehors.

Bientôt, le village tout entier fut sens dessus dessous; car la nouvelle courait de maison en maison; les « durs à cuire » chaussèrent

leurs bottes de mer; ils endossèrent leurs casaques huilées et mirent leurs suroûts; après un temps fort court, les membres de la commission et l'équipage se trouvèrent réunis.

L'île possédait deux bateaux de sauvetage: un au nord, l'autre au sud; ce fut ce dernier qui fut employé, au poste de derrière la dune. Pour y parvenir, il fallut une couple d'heures et les sauveteurs suivaient une route très difficile, menacée par les inondations, couverte de varechs, qui arrêtaient la marche. Le vent, la pluie frappaient aux visages; le ciel, noir comme de l'encre, ne laissait percer aucune lueur d'étoile.

A quatre heures et demie, la troupe atteignit enfin le poste. La chaloupe fut hissée sur son châssis et deux chevaux y furent attelés. Et maintenant, tout droit par les dunes, à travers le sable détrempe, qui enlize les roues ou accumule des obstacles; les chevaux doivent être secourus par les hommes qui poussent aux roues!... La clarté des lanternes projette sur le sol des ombres fantastiques... C'est une procession extraordinaire qui se déroule non loin des clameurs de l'océan, sous les soubresauts du vent... On dirait un gigantesque char funèbre avec des gémissements, entouré de spectres noirs.

— « Les victimes implorent notre secours. C'est une trompe... » dit un des sauveteurs.

— « Nous approchons!... » ajoute un autre. Et ce fut tout.

Chacun connaissait la signification de ces appels lancés par les gardes-côtes... C'était un signal d'alarme.

Tout près, des gens en mer luttèrent contre la mort. Les sauveteurs n'exprimaient rien de leurs inquiétudes, ils n'étaient pas excités et ne semblaient nullement émus; mais ils agissaient froidement; c'étaient des hommes d'action et bientôt on allait le voir.

Six heures et demie du matin, l'embarcation arriva en vue du sinistre.

— « C'est là! » cria un sauveteur en indiquant un point vague de la mer.

Et tout le monde aperçut une tache grise; on remarqua un bateau en péril, sans toutefois réussir à le distinguer nettement.

Le jour peu à peu monta; on commença à se rendre compte de la situation; une barque avait son avant engagé sur un banc de sable et l'arrière ne montrait plus que la cabine et son miroir. Le mâât d'avant ou de misaine portait encore des voiles déchirées; le grand mâât avait disparu... et du mâât d'artimon, il ne restait plus qu'un moignon informe.

Cinq hommes se tenaient accrochés dans la hune du mâât de misaine et un nombre égal de malheureux se groupaient sur la cabine contre le mâât d'artimon.

Pauvres, pauvres naufragés! Quelle nuit avait été la leur! — L'humidité, le froid, l'engourdissement, les angoisses, quelles tortures! Autour d'eux, la mer furieuse, partout menaçante.

Les vagues se précipitaient à l'assaut de l'épave; les naufragés risquaient à tout moment d'être emportés; aussi, se tenaient-ils toujours

rivés à leur mâât afin de ne pas être entraînés dans le gouffre bouillonnant. Ils pensaient à la Norvège, leur patrie, à leurs foyers, aux êtres aimés qu'ils avaient laissés, là-bas: la femme, les enfants, les parents, les frères, les sœurs parlaient en eux pour les reconforter; de plus, l'instinct de la conservation leur donnait la force de résister aux déchaînements aveugles des flots.

Après une éternité de souffrance, ils avaient enfin aperçu des hommes sur la côte et la tache blanche sur ses roues... C'était la barque de sauvetage ou le « bateau de vie » comme l'appellent les Anglais. Un nouvel espoir, chaud comme la flamme, dissipa leurs inquiétudes et leurs tortures; la vie se reprit à leur sourire... Le sauvetage semblait probable.

* * *

Les pêcheurs et les bateliers s'asseyent dans l'embarcation; ils vont risquer leur existence pour celle de leurs frères inconnus.

Et la lutte mortelle s'engage... Les vagues haineuses, comme si elles refusaient d'abandonner leur proie, s'emparent du frêle esquif pour le rouler et l'étreindre, elles frappent l'équipage du fouet de leurs embruns; elles se bousculent en hurlant pour tout anéantir; mais à coups d'avirons exactement mesurés, les sauveteurs avancent, tandis que le timonier attentif ne perd pas un instant de vue la barque en péril; quel combat entre la volonté humaine et la puissance de l'ouragan!

Hélas, un invincible courant se projette de la côte vers le Nord-Est... et il emporte l'embarcation loin de la barque en danger!...

Sa première tentative n'a pas réussi et l'on doit regagner la plage.

... Mais les braves sauveteurs ne perdent pas courage; ils devinent la cause de leur échec et choisissent un point de départ plus au Sud; ils reprennent la mer... Le corps penché, les muscles tendus, ils enfoncent leurs avirons comme d'un seul coup; puis, ils lancent leurs bustes en arrière d'un mouvement régulier; le bateau est maintenu à travers les flots dans la direction de ceux qui souffrent tant et pour qui les minutes semblent être des siècles. L'ouragan secoue à ce moment la barque désemparée avec un tel redoublement de rage!...

Mais les sauveteurs tiennent bon et s'efforcent d'atteindre l'arrière du bâtiment qui dresse sa forme suppliante.

Ils vont réussir... quand une vague énorme surgit et les repousse au large; leur bateau a été enlevé ainsi qu'une coquille de noix; il a été entraîné, une fois de plus, vers l'Est...

— « La marée est trop forte! Nous devons attendre que l'eau baisse... » soupire un pêcheur.

Les membres de la commission et les autres bateliers regardent tour à tour les hommes qui sont dans le hunier et ceux qui se trouvent à l'arrière.

— « Les pauvres naufragés!... crie quelqu'un; mais qu'y pouvons-nous! C'est en vain que nous dépensons maintenant toutes nos forces ».

La commission décide de patienter jusqu'à la marée descendante.

— « Peut-être que le temps se calmera aussi... » expliqua un bachelier. Nous hisserons le bateau sur le chariot; ainsi, les malheureux sauront que nous ne les abandonnons pas.

— « Prenez un peu de repos... conseille un villageois. Avec quelques compagnons, je courrai le long de la plage en faisant des signaux d'encouragement ».

— « Le dernier naufragé placé dans la hune ne résistera plus longtemps, remarque un pêcheur. Je l'observe depuis quelques minutes; il est à bout... Ah! voilà qui est bien... » Regardez: un matelot qui était un peu plus haut est descendu pour lier son camarade au mâât... Même en danger de mort, le marin ne perd pas l'amour du prochain. »

Vers onze heures et demie, les sauveteurs reviennent près du chariot; l'eau a légèrement baissé; mais le vent est encore plus fort.

— « Nous ne pouvons plus hésiter, dit un chef. Si le vent persiste à augmenter de vitesse, cette carcasse volera bientôt en pièces... »

Une troisième expédition est décidée, et le bateau s'approche de l'épave... Déjà un matelot tient une corde qu'il va jeter aux malheureux; mais une vague formidable empêche d'avancer...

Tout de même, on ne désespère pas... Un quatrième départ est effectué; un quatrième échec se produit.

— « Il faut les sauver!... » Tel est le cri de tous... Un cinquième voyage n'a aucun résultat. Il n'est pas question d'abandonner la partie; la lutte continue avec acharnement. Une sorte de rage soulève les hommes qui se battent contre cette mer cruelle, impitoyable. On verra bien qui l'emportera...

Et pour la sixième fois, les héros quittent la côte...; mais sans le moindre succès...

Pauvres naufragés!

... Avec une tension de tous leurs nerfs, ils attendaient; après chaque insuccès, ils soupiraient; à chaque tentative renouvelée, ils espéraient... Si le bateau de vie allait disparaître derrière les dunes, quel serait leur sort? Ce serait la tombe liquide s'entrouvrant sûrement pour les engloutir!...

Les pêcheurs sont haletants de fatigue; mais ils ne songent pas du tout à lâcher prise. Dix hommes leur tendent les bras, implorent leur secours... En avant!

Les sauveteurs ne pensent pas à eux-mêmes, ni au grave danger qu'ils courent; ils sont prêts à se sacrifier, à quitter leurs femmes, leurs enfants, pour aider ces malheureux qui gémissent sous leurs yeux: ce sont des étrangers, certes; mais aussi des frères...

Pour la septième fois, l'homme de la barre met le cap sur la barque en détresse. Les rudes bateliers fournissent un nouvel effort et les avirons plongent avec vigueur. L'embarcation file rapidement, coûte que coûte, on abordera le vaisseau condamné. Une montagne d'eau se précipite en mugissant pour anéantir les audacieux; mais tous les muscles sont soudain tendus à craquer, les yeux étincellent d'énergie; les avirons tremblent dans leurs taquets de fer... et la masse s'écroule,

le bateau glisse comme dans une vallée... et la marche en avant recommence, toujours plus loin de la rive, toujours plus près des naufragés...

— « Ils y sont! » crie-t-on de la côte.

En effet, les voici près de l'arrière... Maintenant ou jamais!...

— « L'amarre! » commande le barreur.

Les naufragés sont prêts à quitter leur prison mortelle. Hélas, à cet instant, une trombe d'eau, d'écume et de vapeur s'élève; elle enveloppe le navire et la chaloupe d'un nuage impénétrable.

Rien ne paraît plus... Et lorsqu'enfin le tourbillon s'apaise...

Aussitôt, toutes les figures changent; les signes de fatigue disparaissent; une joie farouche se lit sur les traits bronzés et hâlés; les yeux bleus retrouvent leurs flammes... Une amarre est lancée, destinée à passer au-dessus de la cabine; mais le coup rate... un malheureux ne parvient pas à la saisir... Soudain, une corde part; le bout en a été pris par un naufragé, qui se hâte de faire un nœud... et le canot frémissant s'allonge au flanc de l'épave...

Un hurlement d'allégresse monte plus fort que la tempête. Profitant d'un moment d'accalmie, dix hommes s'échappent des bras de la mort.

Et en route!

La joie unanime, la gratitude éclatent... Par les dunes, on voit un cortège triomphal...

* * *

Nos jeunes gens auront appris volontiers ce que se passa le 28 novembre 1897 sur l'île solitaire de Vlieland, au cours du naufrage de la barque norvégienne: « La Perle ».

Et le gardien du phare dut, lui aussi se réjouir après avoir assisté, du haut de sa tour, au terrifiant combat entre les nobles sauveteurs et les flots de la mer.

A. HANS



LE LIVRE D'OR DU SACRIFICE



DESSINS de STAN VAN OFFEL



L. OPDEBEEK

- EDITEUR

- ANVERS